

auxquels la direction en est destinée préludent déjà à l'accomplissement de leur sainte mission, en affermissant dans la foi, en même temps qu'en initiant à la science, les disciples qui ne manquent par de leur arriver de toutes parts. Mais l'église qui leur est indispensable reste encore à bâtir, et c'est à la charité à en assurer les fondements ; car on peut dire que la première pierre en a été posée par la main même du Père de la chrétienté, lorsqu'on lit le bref suivant de Sa Sainteté :

AU VÉNÉRABLE FRÈRE JEAN, ÉVÊQUE DE COIRE,
A COIRE, EN SUISSE.
GRÉGOIRE P. P. XVI.

« Vénérable frère,

« Ayant appris que les premiers magistrats du canton de Schwytz, qui fait partie de votre diocèse, avaient conçu le grand projet de fonder chez eux un collège pour y faire instruire, par les soins des pères de la Compagnie de Jésus, les jeunes gens dans la religion catholique et dans les belles-lettres, nous avons justement applaudi à ce projet et très-volontiers contribué à sa réalisation. Nous avons bien des raisons de féliciter l'illustre canton de Schwytz, vous, vénérable frère, et nous-même, de ce que peu après, par un accord favorable du clergé et du peuple, quelques membres de la susdite Compagnie furent appelés, que les classes furent ouvertes en faveur de la jeunesse, et qu'on ait reçu, par le concours des fidèles de différents cantons, des aumônes et même des dons plus considérables par la pieuse bienfaisance de quelques souverains étrangers, et qu'ensuite on ait pu élever une maison assez vaste à l'usage du collège.

« Et déjà l'heureux succès de cet établissement laisse prévoir combien il pourra, avec la bénédiction du Seigneur, porter d'avantages à la religion catholique et à l'Etat, dès qu'il sera entièrement achevé.

« Cependant nous venons d'être informés qu'une somme assez considérable était encore requise, surtout pour la construction d'une église adjacente au collège, qui sera destinée à donner aux religieux de la Compagnie de Jésus la facilité d'exercer selon leur institut le saint ministère, et de travailler ainsi à l'avancement spirituel de leur élèves et des autres fidèles. Comme nous portons une affection toute particulière au canton de Schwytz, et que nous désirons ardemment que cette œuvre si salutaire puisse encore être effectuée, nous vous envoyons à cette fin 300 écus romains, ayant la pleine confiance que vous, vénérable Frère, et ceux qui ont entrepris cette bâtisse, vous regarderez dans ce don moins la valeur pécuniaire que le témoignage de nos sentiments de bienveillance envers vous. En apprenant aussi que vous avez destiné un respectable ecclésiastique pour faire une nouvelle collecte en faveur de cette entreprise, nous avons encore lieu d'espérer que la pieuse libéralité des fidèles ne manquera pas à vos efforts. Et parce que *si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent*, nous ne cessons pas, malgré notre indignité, de présenter à Dieu, le donateur de tous les biens, *nos demandes par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâces*, pour qu'il bénisse vos travaux et vos peines et qu'il les couronne d'un succès heureux et complet. Enfin nous profitons avec plaisir de cette occasion pour vous témoigner notre bienveillance et la confirmer par cette lettre et par la bénédiction apostolique que nous puisons dans le fond de notre cœur et la donnons avec toute l'affection, à vous, vénérable Frère, à tout le peuple du canton de Schwytz, ainsi qu'au reste de votre troupeau.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 23 février 1842, de notre Pontificat l'an XII. »

BULLETIN.

Un cri d'alarme est venu, il y a quelques jours, jeter l'inquiétude au milieu de nous : on annonçait que Sir Charles Bagot avait éprouvé une grave rechute et qu'on n'attendait plus que le moment de sa mort, qui pouvait arriver d'heure en heure. — Aux dernières dates cependant il n'était pas question de l'état de sa santé ; ce qui fait espérer que le danger n'est pas aussi grand qu'on a bien voulu le dire, ou que ce danger est passé.

Nous disions dans notre dernier numéro que connaissant parfaitement nos moyens de succès comme catholiques, nous n'irions pas commettre la faute de les abandonner pour aller guerroyer contre des ennemis insaisissables, contre des doctrines éphémères dont le tems et la raison se sont chargés de nous faire bonne justice. A ceux qui douteraient de la sagesse et de l'opportunité de notre conduite, nous montrerons les trophées du catholicisme ; ses victoires de tous les jours ; ce grand nombre d'hommes, ses ennemis de la veille, se réfugiant dans son sein, grossissant à toute heure ses rangs sacrés, cimentant de plus en plus sa puissance, proclamant sa gloire et ses triomphes ; et nous demanderons ce qui a produit ces magnifiques, ces constants résultats ? Pensez-vous que ce furent des combats en champ-clos, bons tout au plus à amuser les oisifs et à scandaliser les faibles ? Connaissez-vous beaucoup de ces luttes corps à corps, de ces discussions interminables où nos ennemis se soient posés et maintenus en loyaux champions et en adversaires de bonne foi ? Non, ils seraient vaincus dès les premiers coups, et tous leurs efforts consistent à harceler, sans jamais accepter franchement le

combat. Comme dans ces guerres perfides des montagnes, dans ces guerillas espagnoles, l'on voit quelque partisan, à l'abri de son rocher inaccessible, jeter le défi à une brave armée, et disparaître pour se montrer plus loin, si on menace d'aller à lui ; ainsi ces éternels *parlissans* jettent le gant avec une ridicule forfanterie aux catholiques : allez à leur rencontre, ils fuiront de conséquence en conséquence, d'objection en objection, de sophisme en sophisme. Vous les débusquerez vingt fois et vingt fois ils réparaîtront, souvent à la place d'où vous les aurez chassés, évitant avant tout de se laisser saisir. Quel succès à espérer de telles guerres ? Laissons notre armée, l'armée catholique, qui jamais ne fut vaincue, laissons-la poursuivre sa marche triomphale par le monde entier, sans plus nous inquiéter de ces vaines clamours, qu'on ne s'émue des travades impuissantes d'un ennemi en déroute. Dégoûtés de leur pauvreté et du morcellement incessant de leurs symboles ; épouvantés de la solitude qui les environne, des désertions chaque jour plus nombreuses et plus éclatantes des plus sages d'entre eux ; n'osant envisager sans désespoir l'avenir qui les menace ; ayant la conscience de leur faiblesse et de nos forces, ils s'épuisent à crier aux armes et au ralliement, ils se posent en artabans pour pallier leurs défaites, ils cherchent dans ces contrées paisibles de nouveaux champs de bataille, parce qu'ils ont été contraints d'abandonner tous les autres. Nous avons donc le droit de traduire tous ces bruits de guerre par des cris de détresse. Nous avons donc le droit de dire que dans ces prétendus combats nous n'avons pas de place.

Notre place, la place d'un catholique, est celle qui nous a été donnée par Celui qui a dit : ALLEZ, ENSEIGNEZ TOUS LES PEUPLES partout où il y a des hommes qui peuvent être enseignés, et des âmes qui ont le désir d'être sauvées. Nos combats sont ceux que livrent par tout l'univers nos prêtres, nos missionnaires, nos religieux, renouvelant chaque jour le sacrifice du repos, des plaisirs, des honneurs et des biens de ce monde, pour ne s'occuper que du soin de gagner des cœurs à J.-C., et de former des saints. Nos armes sont la croix, la prière, les dévouemens de la charité, le désintéressement, la promesse du Sauveur d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, la prédication de la parole qui a converti l'univers. Nos doctrines ne sont pas nos doctrines, mais la doctrine de celui qui nous a envoyés. Aussi Dieu les a fait triompher pendant dix-huit siècles, et elles triompheront jusqu'à la fin. Nos succès, avons nous besoin de les dire ? tous les yeux les ont vus, et ils font le désespoir de ceux dont ils proclament la défaite.

Voilà ce que nous admirons et voulons conserver ; voilà les généreux combats que, pour notre compte, nous jugeons dignes de la sainte cause que nous défendons ; voilà la position que nous ne voudrions pas échanger contre nous ne savons quelle expédition aventureuse dont le succès est un problème. Nous édvouer à la propagation des vérités catholiques ; faire connaître notre sainte religion pour la faire aimer ; encourager nos frères par le récit de nos combats et de nos victoires ; c'est notre part à nous, c'est notre tâche de chaque jour. Et en travaillant à l'accomplir nous faisons une œuvre nationale, nous servons notre patrie ; car le nom de catholique ne saurait être séparé du nom canadien, et le triomphe du catholicisme en ce pays c'est le triomphe de la justice, de la vérité, de toutes les vertus religieuses et sociales. Prions Dieu de protéger son œuvre aujourd'hui si prospère, et l'avenir le plus beau est assuré au Canada.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Neuvaine—La Neuvaine s'est close dimanche, par un sermon prêché par Mgr. de Montréal dont trois observations nous ont beaucoup frappé ; ses félicitations au peuple qui a élevé l'église paroissiale, sa remarque que c'était la première fois que l'évêque de Montréal avait pu s'immiscer dans toutes les affaires de la paroisse et de la fabrique en sa qualité de premier pasteur, et ses observations par rapport au luxe, à l'intempérance et au jeu, le jeu surtout qui samedi dernier, déployait au milieu d'une cour de justice ses scandales et son déshonneur. Nous avons été tellement dégoûté de ce procès sorti d'un obscur tripot de joueurs, parmi lesquels on compte plusieurs magistrats loyaux de 1837 et 38, des gens de robe, des conseillers législatifs, qui paraissent tous avoir participé à une transaction des plus infâmes, qu'une sorte de pudeur nous empêche de lui donner plus de publicité au dehors qu'il n'en a acquis par le verdict des Jurés et le jugement de la Cour.

—Les réveries fanatiques dont le *Herald* est journellement rempli contre les Jésuites rappellent, disait quelqu'un, ces jours derniers, le mot du Dr. Johnson en parlant de ceux qui de son tems criaillaient contre le papisme